

Québec français



Amis d'exil de ce monde caduc

Jean E. Racine, *Poèmes posthumes 1958-1969*, Leméac, Montréal, 1977, 183 p.

André Gaulin

Number 28, December 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, A. (1977). Review of [Amis d'exil de ce monde caduc / Jean E. Racine, *Poèmes posthumes 1958-1969*, Leméac, Montréal, 1977, 183 p.] *Québec français*, (28), 54–54.

Amis d'exil de ce monde caduc

*Les grands silences bleutés du froid m'investissent me détruisent
fixent en moi l'espace affolé du grand loup blessé à mort
je suis Saint-Denys Garneau sous le regard du mauvais pauvre
Paul Chamberland dans l'AFFICHEUR HURLE.*

Viennent de paraître des poèmes posthumes d'un auteur pratiquement inconnu¹. Jean E. Racine ne dit rien à la plupart d'entre nous et c'est pourquoi je l'ai choisi comme sujet de relecture, lui qui n'a jamais été lu ou presque. Cet auteur a d'ailleurs publié, sur le tard de sa vie terrestre. Car ses *SOUVENIRS EN LIGNES BRISÉES*, écrits en 1968 et parus en 1969, précèdent de peu sa mort. Homme d'affaires montréalais, il se découvre, dans la quarantaine avancée, atteint mortellement par la maladie. Et voilà que soudain l'homme se met à voyager du dedans et du dehors. Il réoriente sa vie sur un cap différent et se raconte linéairement dans ses mémoires (ou sa mémoire) parus en 1969. Il déplore cependant ne pas s'être livré par fragments. En éclats? En pièces détachées?

Je découvre l'auteur par ses poèmes posthumes. Je tente de m'informer sur lui, cherche vainement au *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*. Je le découvre après coup, de façon posthume, comme Fabrice Navarin, lisant son père resté inconnu et dont il trouve le journal qui lui survit en quelque sorte. Et cet auteur m'éblouit. Cette sorte d'éblouissement de la signification de l'œuvre surtout. Voilà, dans la vie, sans la fiction, les personnages ré-incarnés en un seul, des années du dégel, des années quarante: cette contestation sourde de la désespérance «canadienne-française». C'est-à-dire une révolte résignée ou une résignation révoltée.

Mais de voir cela, et si près de soi, dans un personnage de chair et d'os, homme d'affaires par surcroît comme l'oncle de ce Mathieu Normand de 1949, tourmenté comme un personnage d'Eugène Cloutier, angoissé comme un Marcel d'une *Fin des songes*, mais avec ce ressort que n'avait pas le François du *Torrent*, avec cette volonté de vivre, de toucher le monde et sa vérité hors des mirages comme les meilleurs personnages de Robert Élie. Voir de ses yeux vus l'angoisse incarnée des angoisses de Saint-Denys Garneau, — cela fera rire Ferron —, de Charbonneau, de Laurendeau, de Langevin et de tant d'autres auteurs des années quarante-soixante de notre production nationale et redire ce «qu'est-ce qu'on peut pour notre ami / au loin là-bas / à longeur de notre bras» pour un homme qui marche encore à côté de sa joie et qui a accepté, lui, cependant, un peu comme un Alain Grandbois, la longue confrontation à la largeur de la planète.

C'est toute une atmosphère qui est retrouvée ici, dans ces poèmes, ces aire/ère de l'étouffement, de la renonciation précoce à la vie, de la foi au bonheur mais pour les autres, de la mise sur le cap d'une vie dépossédée, éternelle sans avoir jamais plongé ses racines dans le temps des hommes (un Pierre Dupas désemparé). Tout le monde de la dualité, de l'ambiguïté, de la culpabilité, de l'inconfort dans la vie qui, même dans les richesses, vous fait si mauvais pauvre. La recherche du Graal dans la désillusion du quotidien des jours et, partant, la mise en songe, en rêve, en mirage du monde de chair et d'os, d'amour et de haine, de regards et de tendresse.

Et c'est là aussi l'émoi de la découverte d'un auteur qui est marqué par l'âge d'or de l'ADOLESCENCE qui l'obsède tant, dans la pureté irréaliste et narcissique. Cet homme, dans une société désincarnée, réussit malgré tout à assumer son échec, à dire sans relâche, sa volonté de prendre possession d'un monde et d'un corps dont il a été dépossédé. Comme le dit François, dès le début du *Torrent*: «J'étais un enfant dépossédé du monde. Par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je devais renoncer à toute possession en cette vie. JE TOUCHAIS AU MONDE PAR FRAGMENTS. . . » Cette poésie de Racine, dans sa douceur feutrée, veut saisir, comme le Miron du *Recours didactique*, son identité dans l'agrégat des autres et sa «connaissance infime [...] de n'appartenir à rien». Racine, cependant, ne pose pas sa question personnelle sous la forme collective du national: au seuil de la mort, il pose plus largement la question de l'appartenance de l'homme à la terre.

J'ai encore peu parlé de l'œuvre elle-même, mais il fallait à mon sens justifier le choix d'un auteur posthume dans une chronique de relecture, une relecture du collectif, discontinu, dans l'œuvre individuelle mais exemplaire de l'un des nôtres. La poésie de Jean Racine parle du cri, étouffé dans sa démarche feutrée d'un lyrisme discret et tendre. C'est la poésie de la nuit, l'incertitude du jour, de la vie, de l'amour, la dépossession schizophrénique bien campée dans les images: «le presque matin», «le chant incertain des oiseaux», la «patrie perdue», «l'équivoque du songe», le chant «à mi-voix», l'exil, «toute la nostalgie de l'homme».

Cette poésie d'un homme qui veut accepter

le constat de son échec, qui sait qu'il va bientôt quitter «ce chant cette douce musique/ de la terre/ et de la vie» est un hymne d'amour du monde malgré «le vain orgueil des villes,/ dans l'altière chevelure des forêts». Le bel adieu solidaire de cet homme moulu de solitude qui déchire pourtant ses liens «au nom de l'amitié,/ au nom de l'amour,/ au nom de ce qui naît,/ de ce qui doit fructifier,/ [...] au nom de la vendange infinie,/ du vin nouveau,/ des eaux qui coulent, des feuilles qui tombent,/ des bourgeons qui pointent,/ au nom des navires qui apparaissent,/ au nom de la houle qui se gonfle, de l'aventure/ et des découvreurs de terres neuves».

C'est là le trait final qu'il faut signaler de cette poésie qui évoque tout un monde québécois ancien mais qui garde une originalité tendre, touchante et belle. Un homme qui salue son corps, ses mains, comme l'épave de bientôt pendant que lui continuera ailleurs, cet ailleurs obsédant, son voyage d'«Ulysse impénitent» écoutant enfin «les voix lointaines et marines» des sirènes, ce chant omniprésent dans l'œuvre racinienne, un refrain fredonné et entendu seulement en solitude, dans «les prairies bleues de la nuit». L'homme pour qui vivre était «chose défendue» surveillé par l'«horloge catégorique» dont «un baromètre mesurait» les joies avec au-dessus ce «sanglant calendrier (qui) disait quand il fallait aimer» s'adapte étonnamment «à la réalité kaléidoscopique» d'un nouveau monde et son «attention devient de plus en plus simultanée, planétaire», «prix du vertige de l'ailleurs/ de ces terres, ces îles/ par-delà l'horizon/ de l'univers du temps». C'est l'âme voyageuse qui s'absente. Un poète mort, une époque quasi révolue, un chant nouveau. Un Orphée sidéral.

André GAULIN

Jean E. Racine
Poèmes posthumes 1958-1969
Leméac, Montréal, 1977, 183 p.